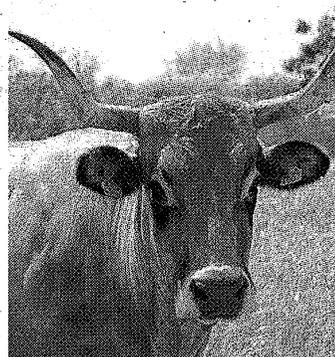


Ces animaux peu présents dans nos fermes

Le Cregene défend huit races d'élevage dont la popularité a décliné, et tente de convaincre de nouveaux éleveurs.

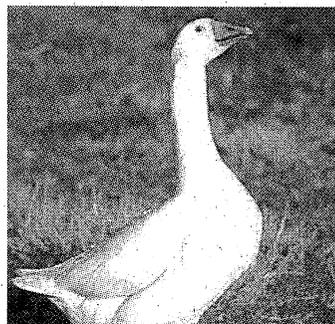
► La maraîchine



On en trouve aussi aux Pays-Bas.

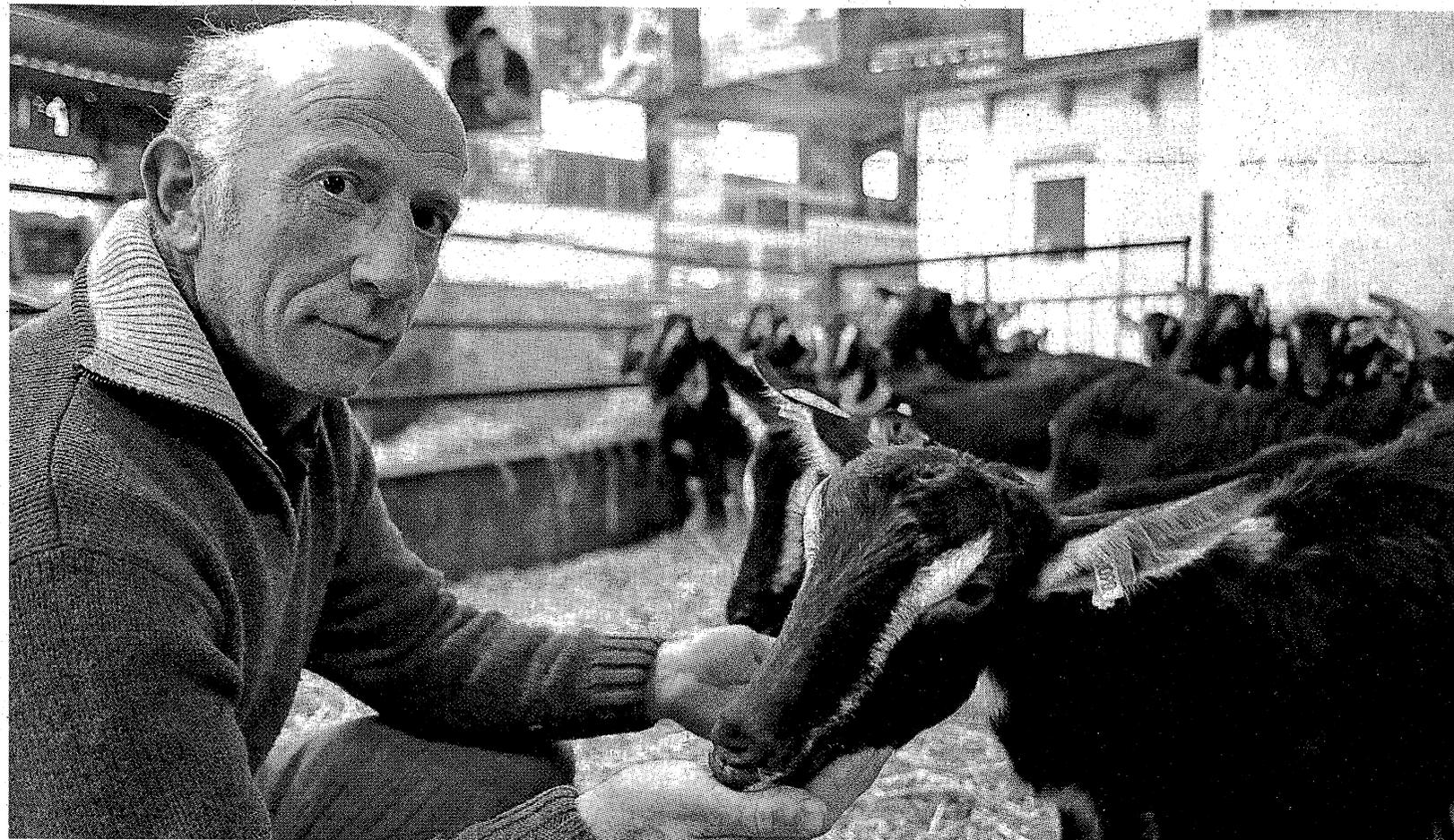
Elle est capable de supporter l'alternance de conditions climatiques très sèches et très humides, et a de bonnes facilités de velage. La Maraîchine peut donner du lait et de la viande. Il en reste un millier, répandues jusqu'aux Pays-Bas.

► Oie grise ou blanche



L'oie blanche est devenue rare.

Les deux sont d'abord élevées pour la qualité de leurs plumes. Les oies blanches ont une bonne chair. Elles vivent en prairie où elles jouent un rôle écologique. Un programme d'urgence au début des années 1990 a permis d'éviter l'extinction. L'oie blanche est également élevée pour produire du cuir. Elle a compté jusqu'à 300 000 spécimens à l'entre-deux-guerres. Seuls quelques éleveurs du Marais poitevin en ont encore aujourd'hui.



Ardin, samedi. « J'ai vu les poitevines remplacées par des bêtes que l'on disait plus rentables. J'ai décidé de faire le chemin inverse. » Photo CO - Christophe BERNARD.

Benjamin JULIENNE

redac.niort@courrier-ouest.com

Pourquoi laisser s'éteindre une race élevée depuis plus de 2000 ans ? » Jean-Christophe Sauze, 55 ans, n'a toujours pas trouvé de réponse à cette question. Et c'est pour ça qu'en 1988, il crée l'Association pour la défense et le développement de la chèvre poitevine, qui adhère au Cregene (Conservatoire de ressources génétiques). Avec son épouse, ils reprennent alors un troupeau d'une quarantaine de bêtes, à Ardin, et en ont aujourd'hui 200. La majeure partie des 120 000 litres de lait qu'ils produisent chaque année est transformée en fromage. Une vingtaine de variétés qui sont vendues en magasin ou sur les marchés. Le lait des poitevines favorise cette transformation et donne un

goût particulier au fromage. « Sur le marché, certains clients âgés nous disent retrouver des saveurs de leur enfance, qu'ils avaient perdues depuis, explique l'éleveur. C'est une grande satisfaction d'entendre ça ! »

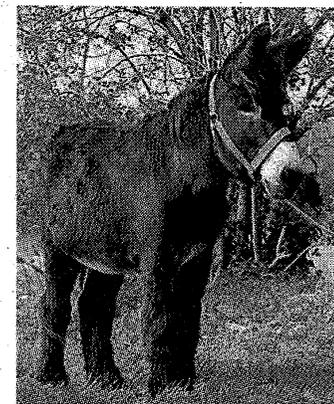
« Un élevage rentable mais il a encore des obstacles »

Autre motif de contentement, la rentabilité de l'exploitation. Lors de leur installation, les époux Sauze ont parfois été regardés comme de doux rêveurs. Aujourd'hui, le couple emploie deux salariés et a réussi à fidéliser sa clientèle, qui peut voir les chèvres avant d'acheter son fromage. Jean-Christophe Sauze va au bout de sa démarche. Il a remis ses bêtes à l'herbe, le plus possible, et suit le rythme naturel de gestation et de lactation des chèvres. La reproduction

se fait lorsque les jours raccourcissent, avec une gestation de cinq mois. Les mises bas ont lieu simultanément, un surcroît de travail pour les propriétaires. « Cela implique des périodes où l'on ne produit pas, mais nos clients approuvent ce respect de l'animal. » Et pour éviter la consanguinité dans le troupeau, il faut parfois faire appel à l'un des 50 autres éleveurs français qui se consacrent uniquement à cet animal, tout en évitant d'importer des maladies. La race est-elle aujourd'hui sauvée ? « On a tous les arguments pour démontrer que cet élevage est rentable, mais il faut encore franchir des obstacles. Il y a environ 3 000 animaux en France. Il en faudrait dix fois plus pour avoir vraiment l'esprit tranquille. » Si les consommateurs sont de plus en plus demandeurs de produits en vente directe, l'éleveur de chèvre se heurte

encore au discours dominant de l'agriculture intensive et à un soutien politique souvent timide. Le couple Sauze s'interroge aussi sur l'avenir de l'exploitation. Les journées de travail durent douze heures, un rythme de plus en plus difficile à tenir. « Ce matin, je me suis levée à 4 h 30 pour la première traite, explique Dany, l'épouse de Jean-Christophe. C'est dur de garder la même motivation qu'au début ». Cette fille d'éleveur a pourtant passé sa vie au milieu des chèvres. Elle a vu la profession évoluer, et faire des choix qu'elle n'approuve pas toujours. Alors, sur la charpente de l'étable, Dany a accroché des pancartes : « sauvegarder », « respecter », « transmettre »... Pour ne pas perdre de vue l'objectif fixé il y a vingt ans.

► Le baudet



Il en subsiste 350.

Cet emblème a connu son heure de gloire lorsque le Marais poitevin était réputé pour sa production de mules. Associée à la rusticité du cheval de trait mullassier, sa forte ossature assurait la solidité des mules. Il n'a d'ailleurs été élevé que pour la reproduction. Il en reste 350 en race pure.

► La poule de Marais



Il y en a 800 dans le Marais.

Elevée tant pour ses œufs brun-roux que pour sa viande, elle a regagné en popularité à partir des années 1970. On en compte 800 dans le Marais poitevin, mais on trouve des spécimens chez des collectionneurs étrangers. Cette espèce présente une grande variété de coloris : noir cuivré, coucou argenté herminé ou encore fauve.